

MÉLANGES RELIGIEUX.

[MONTREAL, VÉGERÉDI, 31 OCTOBRE 1851.

PREMIÈRE PAGE:—POLEMIQUE DU JOUR:— Dans quel sens les journaux démocrates entendent la mise à l'index et la censure. —Vraie manière dont l'Autorité Religieuse et les démocrates exercent l'un et l'autre.

FEUILLETON:—LE MONTAGNARD OU LES DEUX RÉPUBLIQUES:—1793—1848.—Seconde partie, 1848.—(Suite.)

Nous voyons un signe des progrès du catholicisme aux Etats voisins dans l'ère de perfection de plusieurs églises catholiques et dans le fait non moins remarquable de conversions assez nombreuses. Nous continuerons à publier des compte-rendus sur le tout, ne le pouvant aujourd'hui par suite de la nécessité où nous nous trouvons de supprimer les articles religieux que nous destinions à ce numéro.

Brownson's Review.

LIVRAISON D'OCTOBRE.

Tout ce que nous avons pu faire a été de parcourir trop à la hâte cette livraison d'un recueil qui se crée à chaque trimestre un titre nouveau à l'estime des classes dissidentes, non moins qu'à l'admiration des croyants catholiques. Nous pourrions appeler cette publication l'arsenal de la philosophie chrétienne donnant son invincible appui à la foi catholique en s'appuyant elle-même sur une logique entraînant dans la clarté d'aide d'un style toujours élégant, toujours correct, pour devenir familière à toutes les intelligences. Cette Revue a marqué depuis longtemps pour M. Brownson la place qu'il occupe sur les hauts échelons où figurent aujourd'hui le nombre comparativement petit des hommes qui s'inspirent à la source la plus élevée pour instruire et honorer à la fois leur siècle et l'humanité.

Nous n'avons rien à dire que l'on ne sache déjà bien du talent et des succès littéraires de M. Brownson. Le seul regret qui doit tempérer la satisfaction qu'on éprouve à le lire, même dans cette langue qui n'est pas la nôtre, c'est de songer qu'en faisant le plus grand honneur à la littérature américaine, cette publication n'obtient pas, à beaucoup près, la circulation étendue qu'elle ne cessera jamais de mériter. Peut-être avons-nous tort d'oublier qu'au sein même des masses flegmatiques de l'Union, il est beaucoup de lecteurs que la Revue n'amuserait pas assez! C'est là un exemple de plus des façons un peu marquées de notre époque envers les productions utiles et sérieuses de l'intelligence.

Quatre intéressants articles se partagent cette livraison d'octobre. Le premier est un examen des œuvres du sceptique Francis W. Newman; éloquent morceau que l'on peut reconnaître, avec le *Freeman's Journal*, pour l'essai le plus heureux que fournisse la langue anglaise sur la philosophie catholique. De tant d'écrits estimés auxquels la plume de M. Brownson a donné le jour, il n'en est peut-être aucun que l'on puisse regarder comme supérieur à celui-là pour la force des pensées et pour la clarté des syllogismes. Viennent à la suite une appréciation savante et raisonnée du livre de *Saint-Bonnet*:—"De la Restauration Française. Mémoire présenté au Clergé et à l'Aristocratie."—Paris, L. Hervé, 1851.—ouvrage regardé comme propre à influencer salutairement sur la crise actuelle des opinions en Europe. L'auteur, M. Bonnet, homme de conscience et de foi, y scrute à fond le problème social de notre époque; il le fait avec une rare intelligence. Le troisième article a trait à la nation Hongroise. J. Paget, écrivain, l'auteur d'un ouvrage sur "la Hongrie, sa condition sociale, politique et industrielle," chapitre inédit sur les affaires de cette contrée malheureuse et qui prouve l'évidence que l'insurrection hongroise fut loin d'avoir le républicanisme pour cause ou pour objet.—Le dernier article est une réplique à la Revue d'Edimbourg sur "les doutes Ultra-

montains." Dialectique serrée, manière brillante, quoique simple, telles sont les qualités de cette réponse vigoureuse aux arguties du journal écossais sur les rapports entre l'autorité catholique et les gouvernements séculiers en général. Ceux qui aiment à discuter sur cette matière feraient bien de lire cet écrit afin de juger par eux-mêmes des solides raisonnements de M. Brownson.

Recueil de Chant Grégorien.

Nous avons sous les yeux un exemplaire du "Répertoire de l'Organiste, ou Recueil de Chant Grégorien à l'usage des Eglises du Canada, par J. B. Labelle, organiste de l'Eglise Paroissiale de Montréal." Cet excellent ouvrage, qui n'a pas coûté moins d'une année de labeurs presque continus à l'habile artiste qui en est l'auteur, est en vente depuis quelque temps.

Le Répertoire de l'Organiste renferme conformément au prospectus que nous en avons déjà publié:

— Les Messes du Graduel, tous les Hymnes et Proses, les Hymnes et Antienne en l'honneur de la Sainte Vierge, sur les airs anciens et nouveaux, ainsi tous les tons du Processional sur les airs anciens et les nouveaux, avec toutes les différentes Finales; la Messe des morts, la prose Dies Irae et le Libera, tels que les donne le Processional, et arrangés en musique pour le chant et l'accompagnement.

Le Recueil est précédé d'un *Précis des règles à suivre pour le chant des Offices* du matin et du soir, quand il doit être accompagné de l'orgue. Il contient 128 pages, par conséquent, une quantité de matière plus considérable que ne l'avait annoncée le Prospectus. Nous croyons que l'arrangement et le bon goût de la composition typographique de ce travail en font l'un des plus beaux échantillons d'imprimerie qu'il produisit l'atelier si renommé de M. John Lovell. Nous croyons aussi que les moins connaisseurs découvriront dans cette œuvre musicale bien des choses que leur multiplicité font nécessairement échapper à notre mention. Mgr. de Montréal, qui, le premier, a bien voulu patroniser cette publication et même en accepter la dédicace, l'a aussi recommandée d'une manière spéciale par cette Approbation qui se trouve en tête du Répertoire:

"Nous certifions par les présentes que le Répertoire de l'Organiste ou Recueil de Chant Grégorien à l'usage des Eglises du Canada, édité par M. J. B. Labelle, Organiste de l'Eglise Notre-Dame de Montréal, a été soigneusement examiné par d'habiles musiciens et approuvé par eux, comme un ouvrage de bonne musique, reproduisant parfaitement la beauté du Chant Grégorien.

"Nous attestons de plus que Monsieur l'Archevêque de Québec, après avoir ordonné la révision de ce Recueil pendant la tenue du Concile Provincial, dans le mois d'Août dernier, a daigné lui donner une approbation solennelle, en le recommandant à plus de deux cents prêtres, réunis pour la clôture de cette assemblée religieuse.

"Nous ajoutons à ces témoignages si bien mérités, notre entière approbation de cet ouvrage, et Nous le recommandons comme très propre à répandre, dans notre Diocèse, le goût de la bonne musique, et à faire entendre dans nos Eglises des chants graves et pieux.

"Donné à Montréal, en notre Palais Episcopal, le vingt-neuvième jour de septembre de l'an mil-huit-cent-cinquante-un, sous notre seing et scellé et le contre-seing de notre Secrétaire.

L. J. S.

† Jo. Ev. DE MONTRÉAL.

Par Monsieur,

J. O. PARÉ, Chm. Secrétaire."

Des connaisseurs distingués ont confirmé ces témoignages déjà si compétents par eux-mêmes. Cet ouvrage demeurera comme un enseignement modèle du plain-chant dans nos temples et dans nos maisons religieuses. En effet, redonner au plain-chant sa pureté originelle, en rappeler les règles et la précision artistiques, en conserver la sublimité touchante, tels sont les résultats auxquels fera atteindre le "Répertoire de l'Organiste". Nous sommes

mes naturellement dispensé d'en faire un plus long éloge.

Colonisation locale.

Le contenu de la lettre qui suit ne sera pas sans intérêt pour la généralité de nos lecteurs:

Monsieur,

En réponse aux questions que vous avez daigné m'adresser dans l'intérêt de la colonisation, j'ai l'honneur de vous dire que les Townships de Rippan et d'Hartwell, situés partie au nord et partie à l'ouest de la Seigneurie de la Petite Nation, offrent d'assez grands avantages (pour ne dire rien de plus) qu'aucun autre Township dans les deux Canadas. Le sol y est généralement d'une bonne qualité, comme on peut en juger par les bois dont ils sont couverts, qui sont en général: l'orme, le frêne, l'érable, le merisier en assez grande quantité. Les bords des lacs et des rivières sont le plus souvent boisés de pins. Il ne faut pas, pour avoir une idée du sol, se contenter de jeter un coup d'œil sur les bois qui bordent les lacs et les rivières, mais avancer quelques arpents seulement dans l'intérieur. Les Canadiens en général recherchent les terres basses, qui ne sont pas cependant avantageuses aux colons pauvres, à cause des fossés et cours d'eau qu'il faut ouvrir avant d'abattre un seul arbre. D'ailleurs, de telles terres sont toujours plus difficiles à défricher, comme on l'a très bien démontré dans le *Canadian Emigrant*.

Les conditions de la vente des lots dans les townships que je viens de désigner seraient des plus avantageuses. Le colon aura à payer que trois schellings par acre et le gouvernement lui accorde un délai pour les paiements, qui peut être le soulager dans les commencements, puisque les paiements devront se faire comme suit: Un quart, dans cinq ans, et ensuite le reste en trois paiements égaux, de deux ans en deux ans; de sorte que le colon aura jusqu'à onze ans avant de faire son dernier paiement. C'est le Règlement du 3 Mars 1849. Personne ne pourra acheter ou prendre à ces conditions plus d'un lot en son nom, et les lots sont généralement de cent acres. Nonobstant ce qui est dit au Règlement précité, le Bureau des Terres accorde aux mêmes conditions les lots qui auront plus de cent acres. Je viens de dire en son nom, parce que je voudrais qu'il fut bien compris qu'un père qui a encore ses garçons avec lui peut leur faire prendre chacun un lot, quoique ces enfants ne soient pas disposés à quitter immédiatement leur père. Pourvu qu'ils soient censés remplir toutes les conditions du Règlement par lequel on a voulu empêcher les spéculateurs, c'est suffisant.

Je conseille à chaque colon, après avoir choisi son lot, d'obtenir une *Permission of occupation*, de l'agent local qui est tenu de lui donner pour la somme de cinq schellings. L'on est actuellement occupé à arpenter les deux Townships que j'ai nommés plus haut, et je pense que l'agent local sera nommé aussitôt que les arpenteurs auront fait rapport. Il y a déjà depuis les printemps, me dit-on, au-dessus de 120 colons qui ont choisi des lots dans Rippan et Hartwell. Les familles peuvent facilement se placer toutes ensemble. Il y aura, je crois, à la suite d'Hartwell un autre excellent township. Comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer, nous trouvons depuis le township Morin jusqu'à l'embouchure de la rivière Noire, qui se décharge dans l'Ottawa, près des Allumettes, une vallée qui peut plus que suffire au surcroît de population dans nos seigneuries. Cette vallée est située au nord des montagnes dites des Algonquins. C'est dans cette vallée que se trouve situé Thorne qui contient, au rapport de Monsieur Rooney, 20,000 acres d'un sol vraiment supérieur à tout ce que l'on voit dans les autres parties du territoire de l'Ottawa.

Les terres du *Manisipi*, dont on parle avec tant d'éloge, font partie de cette vallée. Je ne prétends pas dire que si elle était arpentée, chacun des lots serait d'une bonne qualité; mais je prétends dire que l'on pourrait y placer avantageusement une population considérable, si l'on pouvait y communiquer

facilement. Le gouvernement ne fait dans ces nouveaux townships qu'une seule réserve, c'est celle de deux ou trois cents acres pour un village. C'est sur ces lots réservés qu'il accorde treize acres pour l'Eglise, le Presbytère, l'école, etc. Il est facile de pénétrer jusque dans l'intérieur de Rippan et d'Hartwell en passant par la Petite Nation, où le colon trouvera Monsieur Major toujours disposé à lui enseigner la route qu'il doit prendre pour se rendre à St. André Avellan, où Monsieur Sterkendries, Monsieur Lévis, ou Monsieur Leduc se feront un devoir de lui enseigner la route de Rippan; et là, Monsieur H. Séguin pourra lui servir de guide. L'on peut juger des chemins par le fait qu'un cheval peut emmener, à la charrée, de Rippan à l'Ottawa, un quart de potasse. Un colon peut facilement se rendre à Rippan par la route que je viens d'indiquer, sans grandes dépenses. Trois piastres lui suffiraient. Il est très facile de se procurer à St. André des provisions pour le sel de potasse, que toute personne peut faire, en défrichant, et ce, à de bonnes conditions.

Mes occupations ne me permettent pas, Mgr., de m'étendre sur ce sujet plus au long, mais j'espère avoir l'occasion d'y revenir plus tard.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très h. et ob. serviteur,

J. DESAUTELS, Pfr.

Rigaud, 5 octobre 1851.

Le Cabinet Nouveau.

Les nuances opposées qui distinguent entre eux les membres de la nouvelle administration prouvent l'existence d'un rapprochement entre les chefs du parti *clear-grit* et les membres restant du précédent ministère. Ce rapprochement, dont les conséquences ne sont pas encore appréciables, peut satisfaire, pour le présent du moins, tout esprit sensé, capable de comprendre que si l'union entre adversaires divisés par de longs dissentiments est susceptible de bons effets, il n'en est pas ainsi des luttes permanentes dont le spectacle afflige et qui ne sont de rien au progrès général. L'*Examiner*, organe des *clear-grits*, prétend, et c'est une prétention nous paraît fort raisonnable, que le ministère nouvellement organisé étant "le meilleur que l'on puisse souhaiter dans les conjonctures présentes, il a droit au moins au bénéfice d'une épreuve."

La convenance d'un essai est toute logique; elle n'est pas même discutable, les actes d'une administration font bientôt connaître quelle impulsion la dirige et si la fin qu'elle se propose est ou n'est pas celle du bien public. Autrement, refuser sa confiance à un cabinet que l'on n'est point en état de juger, parce que les éléments n'en paraissent pas convenir, ce serait trancher peu équitablement, ce serait déclarer qu'un ministère, pour mériter d'être soutenu, doit être un *clear-grit* absolu par sa composition, ou libéral modéré dans tous ses actes et dans toutes ses tendances. Cette poignée de rigueur serait dangereuse en principe et, occasionnellement, très mauvaise dans ses effets. Que, de deux partis concurrents, chacun ait sa part légitime d'influence, n'est-ce pas assez? Le *Globe* goûte peu cette manière de voir; il proclame en masse les nouveaux ministres; approuve tout ce qu'ils voudront faire *clear-grits*. On 1850, il les eût voulu réformistes modérés. Il est des familles dans le Bas-Canada qui se bornent à saluer la portion *clear-grit* du corps ministériel et à détester cordialement l'autre. Ceux-là sont juste assez libéraux pour admettre un radicalisme qui permettrait aux ministres de remplacer les chambres et peut-être, au besoin, de déposer le roi. Telle est la politique des penseurs comme il faut, des partisans éternels de l'impossible.

Le comté d'Oxford ayant voulu récemment imposer à M. Hincks un programme en 10 articles (au nombre desquels il en est d'iniques, tels que la abolition des écoles séparées pour être remplacées par le système *mixte*) ce monsieur n'a pas eu de peine à se soulever à cette exigence. Il vient d'adresser à ses commettants d'Oxford une lettre à ce sujet, qu'il termine en leur conseillant de ne pas élire cet individu *broillon* du *Globe*, George Brown. Ceci ferait

supposer que M. Brown n'est point étranger aux intrigues qui ont amené les élections d'Oxford à prescrire à leur candidat une adhésion au projet d'abolir toutes les corporations ecclésiastiques existantes et de l'établissement des écoles mixtes.

Un *Extra* de la *Gazette du Canada* publie officiellement les noms des membres de la nouvelle administration. Elle contient aussi une proclamation résumant sous un nom commun, celui de *Newcastle*, les deux villages de Newcastle et de *Band Head* situés près de l'Ontario. Cette proclamation est attestée de la main de l'hon. A. N. Morin en sa qualité de Secrétaire et Régistrateur Provincial.

Une affaire d'un plus douloureux intérêt vient d'être instruite à Montréal devant le tribunal criminel du Banc de la Reine. Un père était accusé d'avoir empoisonné son enfant nouveau-né à l'aide d'un sulfate généralement connu sous la désignation de *pierrre-bleue*. L'acte d'accusation énonçait qu'entre l'empoisonnement, cet homme avait pratiqué un autre moyen pour rendre inévitable la mort de l'innocente victime, en plaçant sur le corps de l'enfant un poids sous la pression duquel il avait dû succomber. C'est au township de Grenville, le 13 mai, que l'infanticide avait été commis.

Des témoins ont affirmé devant la justice qu'une substance reconnue à l'examen être le poison indiqué avait été trouvée dans de la cassonade que s'était procurée l'accusée. L'enfant mourut le lendemain de sa naissance et fut enterré secrètement par le père derrière une grange. Interpellé plus tard par un magistrat sur la disparition de son enfant, l'accusé soutint qu'il n'était pas devenu père. Cependant la nature n'avait pas perdu ses droits sur le corps de la malheureuse mère dont la douleur se trahit par l'aveu involontaire que son enfant était mort avant son heure.

Sur l'ordre d'un juge de paix de l'endroit, on procéda à l'exhumation du cadavre que l'on trouva extrêmement défiguré et quelque peu aplati, ayant l'apparence d'avoir subi la pression d'un fardeau d'une grande pesanteur. Interrogé sur cette découverte, le père alléguait que cet enfant n'était pas le sien et qu'il ignorait quelles causes avaient déterminé sa mort.

Cependant un médecin M. Godfrey a déclaré devant le tribunal que, malgré ces apparences, il ne pouvait dire que la mort ne fut pas provenue de causes naturelles. L'instruction de la part de la Couronne étant terminée, le Cour, jugeant que les témoignages n'établissent pas la culpabilité de l'accusé, engagea le jury à rendre un verdict d'acquiescement en sa faveur. Ce qui eut lieu.

Henry Connor, le meurtrier présumé de William Hall, dont on connaît la fin malheureuse, a passé la frontière. Mais, s'il est retrouvé dans les Etats, on exécutera sans doute à ses dépens la loi de l'extradition.

CORRESPONDANCE.

La loquacité des faits concernant la démagogie canadienne.

Employer la raison avec certaines gens, c'est vouloir commettre la maison par le haut du toit.

Monsieur le Rédacteur,

On a combattu, et avec succès, par les armes de la raison, le parti qui en ce pays, ne tendait à rien moins qu'à bouleverser de fond en comble notre jeune, mais belle et religieuse société. Aujourd'hui, il suffit de constater quelques faits contre ce parti anarchique pour faire toucher du doigt son but inique, comme ses actuelles déceptions. L'esprit de ce parti ne s'est pas formé tout-à-coup. Il n'est pas même indigène au climat canadien. Facile naissant d'abord, alimenté par quelques filets de cette eau empoisonnée qui roule à

dissantes. Oh! le beau rêve!... le beau rêve!...

—La Vrillière s'était relevé d'un mouvement brusque et hautain.

—Pourquoi ne s'accomplirait-il pas? Est-ce donc une ambition si insensée? et ne suis-je pas sur le seuil de la réalité? Courage, mon bon génie; encore quelques jours et j'aurai atteint l'échelon le plus difficile.

Tout en parlant ainsi, il regarda autour de lui comme pour bien s'assurer qu'il était seul, et, après cette investigation minutieuse, il reprit à voix basse ce colloque avec lui-même:

—Qui jamais aurait pu le croire!... Arrivé où je suis, moi qui étais inconnu, sans esprit, sans talents, et inconnu à tous... Oh! les millions de mon père!... que vous faites la route où l'on marche large et facile!... Mon père!... Quand je prononce ce nom, ma voix tremble malgré moi... j'ai peur!

Peur!... répéta-t-il une seconde fois d'une voix ironique après un instant de silence; et pourquoi donc aurais-je peur!... L'argent!... l'argent!... voilà ce qu'il faut en ce monde pour tout atteindre, tout oublier... Qu'importe le reste! Tu m'as donné de l'argent, beaucoup d'argent!... Merci, mon père!... Oh! tu connaissais bien les hommes; c'est l'éternelle histoire du veau d'or, autour duquel on se traîne à genoux; c'est le grand mot de toutes les ambitions.

La Vrillière avait prononcé ces dernières paroles d'une voix pleine d'arrogance. En tournant la tête, il aperçut deux lettres sur le plateau:

—Du général D'Epernay! dit-il en déchantant avec avidité.

A peine eut-il jeté les yeux sur cette lettre que son visage prit une expression de joie rayonnante; il se leva sur son séant.

—Oh! mon rêve!... mon rêve!... dit-il.

Dans le même moment la porte s'ouvrit et François annonça M. de Leufroy.

Deux mots sur ce nouveau personnage. C'était un de ces élégants de seconde venue que tout le monde voit par insouciance, auxquels on donne la main par habitude, mais que l'on estime juste assez pour en penser beaucoup de mal. Combien de gens ont cette position dans le monde! ce qui ne les empêche pas d'être admis sur un très bon pied, et d'être recherchés au besoin.

—Encore au lit, paresseux, dit celui-ci en entrant.

—C'est moins étonnant que de te voir, à cette heure matinale, pompadour, frisé, superbe et prêt à refaire des conquêtes.

—Je viens savoir si tu es encore sur le cœur les trois cents louis que je t'ai gagnés hier.

—Au fait, c'est vrai, tu m'as gagné trois cents louis. Sais-tu que tu me gagnes souvent trois cents louis? reprit La Vrillière d'une voix moitié ironique, moitié nonchalante. Décidément, je nourris ton malheur.

—Oui, j'ai assez de bonheur au jeu, dit de Leufroy fort tranquillement.

Pendant ce temps-là, La Vrillière avait sauté à las de son lit et s'était revêtu du costume du matin le plus richement élégant qui se puisse rencontrer. Il y avait dans cet habil-

lement de chambre plus d'argent que de bon goût dépensé, mais c'est un détail auquel il ne faut pas s'arrêter.

La Vrillière était devant la glace et ralliait symétriquement avec les dents de son peigne d'ivoire, les mèches éparées de ses cheveux.

J'ai un silence de quelques minutes avait succédé.

De Leufroy regardait La Vrillière; et, pour celui qui eût observé attentivement sa physionomie, il était évident qu'une pensée secrète le dominait et qu'il était venu pour parler d'autre chose que de plaisirs.

Pendant que La Vrillière était devant la glace, il parcourait la chambre du regard, et ses yeux s'arrêtaient sur les lettres restées sur le lit à moitié ouvertes.

De Leufroy se leva pour aller prendre un cigare dans un ravissant coffret de bois de rose, mais on eût dit qu'il cherchait à voir ce que pouvaient contenir ces deux lettres, fort mal placées pour l'indiscrétion de ses regards; aussi, et quelque subtilité qu'il eussent, ils ne purent découvrir dans cette rapide inspection que la signature de l'une d'elles.

—Général D'Epernay, murmura-t-il tout bas entre ses lèvres.

Et il alla se rasseoir dans son fauteuil.

—Tu réfléchis, mon cher de Leufroy, dit La Vrillière qui s'était retourné.

—Je pensais à ce cigare, qui est excellent, et j'en regardais voltiger la fumée au-dessus de ma tête.

—Voilà une pensée digne des bergers de l'Arcadie.

—A propos, La Vrillière, et ton mariage? reprit de Leufroy avec indifférence, en faisant tomber la cendre blanchie de son cigare.

—J'allais t'en parler.

En disant cela, il avait été prendre les deux lettres qui étaient sur son lit.

—Cher ami, ajouta-t-il, en tendant la main à de Leufroy, j'ai un vrai fond d'amitié pour toi, et je t'aime véritablement, parce que tu m'as rendu deux grands services... la main, tu es un véritable ami.

De Leufroy eût fait de rire aux éclats, et ajouta:

—Aussi pour compléter la cure radicale, tu te maries.

—J'espère que ce sera le seul où s'arrêteront les bons offices... Penx-tu me promettre une discrétion de quelques jours?

—Il s'agit de choses sérieuses, oui.

—Très sérieuses; lis cette lettre.

De Leufroy la prit avec une nonchalance affectée, mais déjà ses yeux impatients en dévoilaient le contenu:

—Elle est?...

—Du Comte d'Epernay.

—Ah! ah! du futur beau-père: et il dit que sa fille est charmante, pleine des plus aimables qualités; c'est la monnaie de tes millions.

—Mieux que cela; lis.

De Leufroy lut ce qui suit:

—Mon cher La Vrillière, je ne veux pas tarder d'un instant à vous annoncer une excellente nouvelle; je quitte le garde des

seaux; ma demande a été soumise hier au

conseil des ministres que présidait sa Majesté. Succès complet; aussitôt votre mariage avec ma fille, vous recevrez l'autorisation du ministre de prendre le titre de

Comte en ajoutant à votre nom le nom

d'Epernay. A ce soir, n'est-ce pas, mon

cher La Vrillière, Général Comte D'Eper-

my." Si La Vrillière eût été moins plongé

tout entier dans la beatitude de ses rêves or-

gueilleux, si près de s'accomplir, il eût pu,

peut-être, remarquer que cette lecture produi-

sait un effet étrange sur son ami, malgré la

promptitude avec laquelle celui-ci comprima

le mouvement involontaire qui passa comme

un éclair sur sa physionomie.

—Bravo, mon cher Comte, dit-il en se le-

vant. Mais... c'est un mariage n'est pas très pro-

chain... encore?

—J'espère que dans huit jours ce sera fait.

—Dans huit jours!...

Cette exclamation fut dite sur un tel ton

que La Vrillière répliqua en souriant:

—Cela te chagrine donc?

—Au contraire, cher ami... Et ce voyage

que tu dois faire... en Provence, je crois?

Les deux soleils de La Vrillière se con-

tractèrent subitement, ses traits prirent une

expression à la fois sombre et dure:

—J'y ai renoncé, dit-il.

—Je t'en félicite, car, je croyais que des af-

aires de famille pouvaient retarder tes projets.

—Je n'ai pas de famille, répondit La Vil-

lière, dont le visage se couvrit d'un nuage

épais; je n'ai aucun intérêt en Provence.

(A continuer.)